

INITIALES

MV

Présentation

Monte Verità revisité, constellé, réinitialisé.

Après George Maciunas, John Baldessari et Marguerite Duras, c'est à une expérience collective et à un lieu que s'intéresse en 2014 la revue *Initiales* avec cette quatrième livraison dédiée à Monte Verità. Une communauté à géométrie variable à laquelle théoriciens et artistes donneront corps à travers les 130 pages de cette revue d'art et de recherche « rétro-prospective ».

Initiales M.V. pour Monte Verità, du nom de cette colline du canton du Tessin en Suisse où s'implanta, en 1900 et jusqu'à la fin de la Première guerre mondiale, une communauté d'artistes et anarchistes pré-hippie.

Un collectif donc, à rebours du travail de décryptage d'une figure unique, puisqu'ici, de l'écrivain Herman Hesse au psychanalyste Otto Gross, en passant par Dalcroze et Laban, deux théoriciens de l'art chorégraphique, les danseuses Mary Wigman et Isadora Duncan ou encore l'économiste Max Weber, c'est toute une galerie de portraits qui s'offre à nous. Et autant de personnalités diverses, réunies temporairement, le temps d'un projet qui connaîtra ses heures de gloire avant une descente aux enfers parfois mal interprétée.

Autre enjeu majeur pour cette revue d'art et de recherche qu'est la revue *Initiales*, la disparition relative de cet épisode qui échappa longtemps aux radars de l'histoire de l'art,

jusqu'à sa redécouverte, à la fin des années 70, par le commissaire d'exposition Harald Szeemann. Et donc une réflexion plus générale sur la question et la matérialité de l'archive. Installé à Tegna, à quelques kilomètres de Monte Verità, Szeemann fondera successivement, en 1978, 1983 et 1987, trois musées documentant les vestiges de l'ancienne communauté – dont l'un d'entre eux, construit sur le site de l'ancienne Casa Anatta accueille depuis 1981 l'exposition permanente « Les Mamelles de la vérité ». Curateur et théoricien culte, Harald Szeemann sera l'une des figures à hanter ce projet éditorial. Le contexte politique, économique et idéologique de cette période, qui présente bien des similitudes avec notre époque, constituera également un angle de lecture.

De nombreux artistes d'aujourd'hui enfin, de Kaye Donachie à Nico Vascellari en passant par David Evrard, Lola Gonzalez, Gaëlle Cintré ou Romana Schmalisch viendront également émailler ce quatrième numéro.

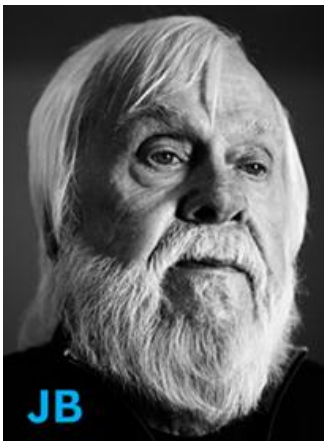


-NUMERO 4

Revue *Initiales*



Paraissant deux fois par an, *Initiales*, revue produite et éditée par l'Ecole nationale supérieure des beaux-arts (ENSBA) de Lyon, esquisse les contours d'une galerie de « portraits en creux » en s'organisant autour de « figures-source », existantes ou fictives. Des figures d'artistes, philosophes, écrivains, architectes ou cinéastes dont le dénominateur commun est qu'elles ont « fait école » dans leur discipline et au-delà, dans les champs qu'elles ont investis ou traversés. L'œuvre, la pensée mais plus encore les méthodes déployées, les pistes explorées (et parfois avortées) ou les réseaux créés par cette figure de référence servent de sous-texte ou de script à chacune des livraisons.



Réunissant, à partir d'une même figure, une série de contributions centrifuges, *Initiales* met ainsi en jeu un usage de la source et une expérience du temps qui ne sont ni ceux de l'historien ni ceux du scientifique, mais qui sont à l'œuvre dans le travail de l'art et qui sont au cœur de la réflexion menée depuis 2004 par le groupe de recherche ACTH (Art contemporain et temps de l'histoire) de l'ENSBA Lyon.



Revue de recherche et de création, *Initiales* fait le pari qu'une école d'art est aujourd'hui l'un des lieux les plus aptes à produire et organiser des formes et des pensées nouvelles, susceptibles de venir nourrir le débat et élargir le champ de l'art et de la pensée. Conçue et produite, tant du point de vue de ses contenus que d'un point de vue graphique, par et depuis l'ENSBA, et faisant intervenir de nombreux contributeurs extérieurs, c'est une revue d'école, mais dans l'exacte mesure où l'école est un lieu de passage, de rencontre et de collaboration avec de multiples acteurs qui lui sont aussi extérieurs.

Diffusée par les Presses du réel, structure de référence dans l'édition et la diffusion d'ouvrages d'art et de littérature, elle est présente dans les établissements culturels, la presse et nos partenaires.

Les numéros sont fréquemment cités dans la presse écrite ou orale spécialisée ou plus généraliste (cf. coupures de presse).

Par ailleurs, différents événements ont permis à la revue *Initiales* de se faire connaître du grand public à Paris et en province.

En octobre 2013, à l'occasion de sa dixième édition, le Salon Light -Salon international des éditions d'artiste (Paris)- invitait la revue *Initiales* à présenter ses numéros aux côtés de 50 éditeurs internationaux de référence. Cet événement s'inscrivait dans le parcours de Nuit Blanche, événement majeur de la vie culturelle parisienne.

Plus récemment, les numéros ont été présentés lors du 6ème congrès interprofessionnel des professionnels de l'art contemporain qui a réuni près de 600 personnes à l'ENSBA Lyon, en présence de la Ministre de la Culture française Aurélie Filippetti.

Enfin, la revue *Initiales* n°3, consacrée à Marguerite Duras, a été présentée au mois de mai prochain, à l'occasion des Rencontres de Duras organisées à Duras pour célébrer le centenaire de la naissance de Marguerite Duras.

Directeur de la publication et de la rédaction :

Emmanuel Tibloux

Rédactrice en chef : Claire Moulène

Coordination graphique : Olivier Lebrun

Éditeur : École nationale supérieure des beaux-arts de Lyon

Diffuseur : Les Presses du réel

Format : 225 x 300 mm

LES PRINCIPAUX POINTS DE VENTE ET PARTENAIRES

Flammarion
Centre Pompidou (Paris)
Yvon Lambert (Paris)
Librairie (Paris)
Palais de Tokyo
Librairie (Paris)
Le Merle Moqueur (Paris)
Librairie du 104 (Paris)
Comptoir des mots (Paris)
Souffle Continu (Paris)
Arbre à Lettres (Paris)
Denfert (Paris)
Humeur Vagabonde (Paris)
Flammarion Librairie (Paris)
Centre Metz (Paris)
Libralire (Paris)
Parallèles (Paris)
Librairie (Paris)
Le Monte en l'Air (Paris)
Librairie (Paris)
Librairie Michel Descours (Lyon)
Histoire de l'œil (Marseille)
Rumpsti Pumsti (Musik) (Berlin)
Kléber Librairie (Strasbourg)
Ombres Blanches (Toulouse)
Institut d'Art Contemporain (Villeurbanne)
Musée d'Art Contemporain (Lyon)
Biennale d'art contemporain (Lyon)
CNAC Le Magasin (Grenoble)
Librairie (Grenoble cedex 1)

Festin Nu (Biarritz)

Librairie (Biarritz)

L'atelier Collectif (Montreuil)

Le Consortium (Dijon)

Librairie (Dijon)

Les Abattoirs (Bourgoin-Jallieu)

Librairie (Toulouse)

Librairie Saint Germain (St Hyacinthe)

Machine à Lire (Bordeaux)



ILS NOUS ONT FAIT CONFIANCE

Les Partenaires de la revue

Le Géant des Beaux-Arts, Trafik, Rhodia/Solvay, Fondation Ricard, Le Creux de l'Enfer, CIPAC, LUX Valence, Institut français, Le Plateau, Platform, Marseille-Provence 2013, Ville de Lyon, Région Rhône-Alpes, Grand Lyon, Musée des Confluences, Musée d'Art Contemporain de Lyon, Subsistances, Villa Noailles, Librairie Henri Vignes, CNEAI, IMEC, Berticot-Côte de Duras, Association Marguerite Duras, Editions Benoît Jacob, la Cité internationale des Arts de Paris.

LA PRESSE EN PARLE

La revue *Initiales* : *'lieu de la pensée'*

Lors d'une chronique de Thomas Clerc sur France Culture le 7.06.13, mettant à l'honneur la revue *Initiales*, l'invité Bernard-Henri-Lévy a déclaré que la revue était le « *lieu de la pensée* ».

–Thomas Clerc/ Bernard-Henry Lévy, *Rendez-vous France culture* 7.06.13

L'école des beaux-arts de Lyon publie une nouvelle Revue

LYON [04.02.13] – Produite et éditée par l'Ecole nationale supérieure des beaux-arts (ENSBA) de Lyon, « Initiales » est une nouvelle revue qui s'articule autour d'une figure centrale de la création, susceptible de nourrir des débats et génératrice de pensées renouvelées dans le champ de l'art.

Une nouvelle revue est lancée en ce début d'année 2013. Née de la rencontre des journalistes et critiques d'art Jean Max Colard, et Claire Moulène, et d'Emmanuel Tibloux, directeur de l'Ecole nationale supérieure des beaux-arts de Lyon (ENSBA), «*Initiales* » devrait paraître au rythme de deux numéros par an. Elle est distribuée par les Presses du réel. Imaginée comme indissociable de l'ENSBA Lyon, Emmanuel Tibloux énonce que cette revue de recherche et de création « *fait le pari qu'une école d'art est aujourd'hui l'un des lieux les plus aptes à produire et organiser des formes et des pensées nouvelles, susceptibles de venir nourrir le débat et élargir le champ artistique* ».

A ces fins, chaque numéro s'articulera autour d'une figure centrale en suscitant « *des relations de descendance plutôt que d'ascendance* ». « *En mettant en avant les opérations de ressaisie – théorique ou artistique- d'une figure historique* ». Cela justifie notamment le choix de George Maciunas (G.M), principal fondateur de Fluxus, comme « *script de ce premier numéro qui pose les fondements d'une réflexion sur la source et la*

transmission » explique Claire Moulène, la rédactrice en chef.

Théoriciens, historiens, critiques, commissaires d'expositions ou artistes, dont la notice biographique est fournie dans les dernières pages, ont la charge de proposer, par leurs textes, « *une lecture débridée de l'histoire de l'art* ».

« *G.M* », le premier numéro, est également accompagné d'un DVD, *Maciunas & co.* qui contient un film et un document d'archive sonore. Le film, *Maciunas et Fluxus*, suit un atelier (workshop) mené à l'ENSBA par Michel Giroud, artiste et théoricien de l'art.

Plastiquement assez différente de ce que l'on trouve actuellement en kiosque ou en librairie, la revue est réalisée par les étudiants du Master Design graphique. Elle participe en outre de l'économie générale de l'enseignement à l'ENSBA Lyon, comme le souhaite son directeur, de manière à concilier formation théorique et pratique.

Après George Maciunas, d'autres figures occuperont par leurs initiales les pages de la revue, des artistes mais aussi des écrivains, cinéastes, architectes ou poètes « *qui ont fait école dans leur champ d'action et au-delà* ».

En juin, le deuxième numéro s'intéressera à l'artiste conceptuel américain John Baldessari. Un choix à la hauteur des ambitions de cette revue qui souhaite renouveler les pensées théoriques de l'art, puisque selon les propos de l'artiste, « *il faut vivre avec son époque et savoir quels mots sont nécessaires pour exciter, guérir et faire comprendre les choses* », proposant ainsi de « *constamment réinventer le langage* ».

Stefan Cornic, LeJournaldesArts.fr - 04 février 2013

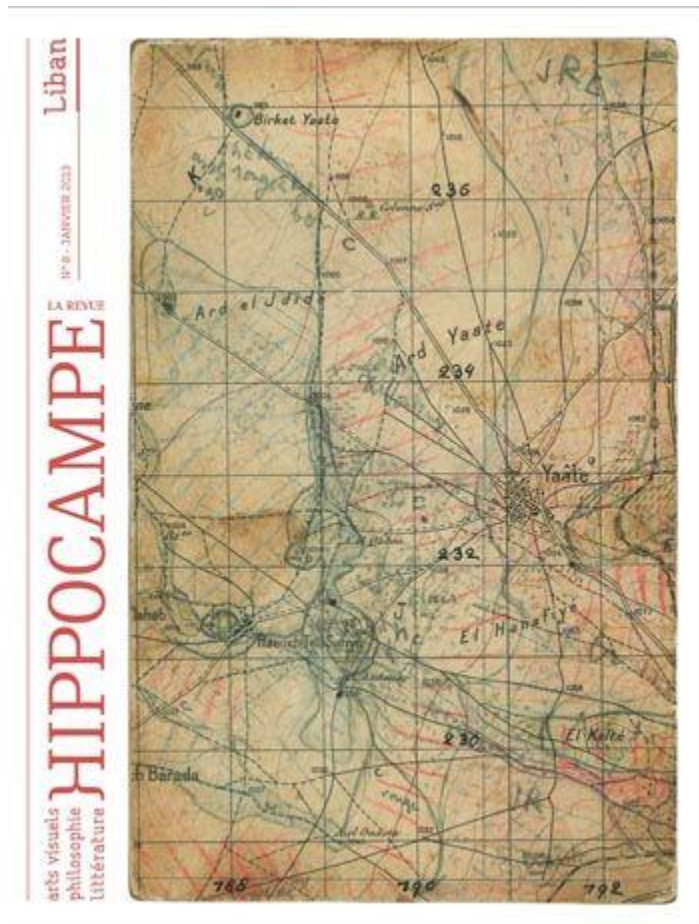
Revue des revues

EXPOSITIONS | article publié le Jeudi 7 février 2013 par Jean-Emmanuel Denave

Petit Bulletin n°700 consulté 708 fois

Table ronde autour des revues Hippocampe, Rodéo et Spécimen à la Galerie Michel Descours Malgré leur mort clinique annoncée, les revues d'art bougent encore. Mieux, à Lyon, "Initiales" vient de naître à l'École des Beaux-Arts. Et d'autres, guère plus anciennes (Hippocampe, Specimen, Rodéo), nous donnent rendez-vous pour une rencontre avec leurs responsables à la galerie Descours.

Jean-Emmanuel Denave



Désuet le papier ? Enterrées les revues ? Passée de mode la critique d'art prenant son temps et son souffle ? A Lyon, en l'espace de quelques mois et à contre-courant de toutes les idioties proférées sur le tout numérique, trois revues d'art de qualité ont vu le jour. Et c'est loin d'être l'affaire de "vieux cons" hors de l'époque et ne sachant pas manier une souris... Gwilherm Perthuis, qui n'a pas passé la barre de la trentaine, a fondé il y a quelques années la belle revue semestrielle et

pluridisciplinaire *Hippocampe* (arts, littérature, sciences humaines), dont nous avons déjà fait l'éloge dans ces colonnes et qui sortira ces jours-ci un nouvel opus consacré au Liban. Non content de cela, l'agitateur d'idées a lancé en octobre dernier un mensuel du même nom : quatre grandes pages débordant de textes où l'on peut lire de longues critiques d'expositions, des chroniques de spectacles, de livres ou de disques. Dans un premier édito tonitruant, il écrit : « *De plus en plus de médias publient des papiers généraux sur des expositions qui n'ont pas encore ouvert leurs portes et sur lesquelles ils proposent simplement quelques arguments tirés des dossiers de presse. Les magazines artistiques, qui connaissent un véritable succès, ne cherchent malheureusement plus à se distinguer par l'originalité de leur approche ou par la pertinence des descriptions offertes par leurs chroniqueurs, mais ils se contentent d'entrer dans une compétition visant à publier le premier un article sur l'exposition phare du moment* ».

Foules

« *Une revue est une foule dans la rue* » lit-on dans un autre édito, celui de la revue d'art et d'essai *Specimen*, fondée par une poignée d'étudiants de l'École Normale Supérieure Lettres de Lyon. Après des débuts un peu balbutiants (une actualité un peu "branchée" et parisienne, des textes littéraires originaux assez "narcissiques"), la publication a pris son envol. Son cinquième numéro fourmille de sujets fouillés et originaux : les liens inattendus entre le philosophe Gilles Deleuze et le théâtre, la subversion de l'acte créateur dans le cadre d'un asile psychiatrique... Plus récent encore, le semestriel *Initiales*, né sur les terres de l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Lyon, « *fait le pari qu'une école d'art est aujourd'hui l'un des lieux les plus aptes à produire et organiser des formes et des pensées nouvelles* ». La revue se présente sous forme de publication monographique (avec des angles multiples, des essais, des interviews, de nombreux documents iconographiques, un DVD...) avec un premier numéro consacré au chef de file de la mouvance Fluxus, George Maciunas. Un deuxième numéro dont la publication est déjà prévue en juin s'intéressera à l'artiste John Baldessari.



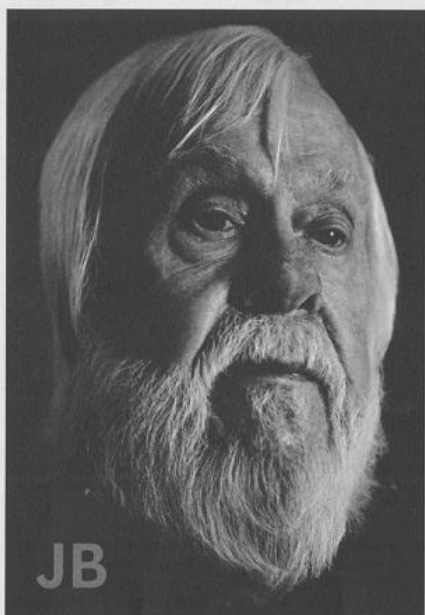
MACIUNAS SIGNÉ «INITIALES»

Emmanuel Tibloux, directeur de l'ENSBA de Lyon + Claire Moulène, critique aux *Inrocks* = *Initiales*, revue bisannuelle de l'école consacrant chaque numéro à une figure tutélaire. C'est George Maciunas qui ouvre le bal. Né en 1931 en Lituanie, galeriste new-yorkais, il mit en forme le mouvement Fluxus, dont il rédigea le *Manifeste* en 1963: «*La Monte Young devait admirer le succès de George en tant qu'impresario de Fluxus, se rappelle ainsi l'artiste Jeffrey Perkins. Yoko l'a toujours adoré.*» A part cela, belles interviews, analyses, apartés d'Emilie Perotto et Sarah Tritz qui, nées en 1980, cherchent ce qui reste en elles de Fluxus, ou Bernhard Rüdiger qui raconte la perf *Young Penis Symphony* de Nam Jun Paik. Et enfin un DVD où l'on voit une grappe de minets barbichus écouter Michel Giroud racontant Fluxus plus, en audio seulement, Maciunas interviewé en 1974. É.Lo.

«Initiales» n° 1. G.M. (128 pp., + DVD, 15 €).

Les deux premières livraisons de la revue *Initiales*

L'École nationale supérieure des Beaux-arts de Lyon édite une revue de recherche et de création semestrielle



REVUE

Les revues de recherche et de création tiennent encore une place déterminante dans le débat d'idée et dans l'élaboration de la pensée. Les contributions qu'elles mettent en réseau autour d'un thème ou d'une problématique sont des ballons d'essai, des amorces de réflexions, ou, au contraire, des réactualisations d'enjeux largement discutés, ou des entretiens avec des témoins... Chaque livraison est un carottage dans lequel des strates temporelles se superposent, sont bien identifiées, mais où la position de chaque section conditionne la lecture de l'ensemble. Par définition, ce médium fait converger des matériaux de différentes natures : iconographie, essais, entretien, note de lecture, créations... le tout articulé par des choix graphiques et typographiques producteurs de sens. Désormais, chaque mois, nous proposerons un focus sur

une revue littéraire ou artistique afin d'établir une cartographie subjective de la situation des revues et de démontrer leur rôle crucial.

Un portrait photographique et deux initiales sur la couverture. Il faut retourner le bel objet pour lire le générique, les noms des contributeurs au sommaire, et découvrir le nom de cette publication semestrielle éditée par l'École nationale supérieure des Beaux-arts de Lyon. *Initiales*. Chaque numéro est construit autour d'une figure majeure de l'histoire de l'art des cinquante dernières années dont les initiales sont l'indice typographique en couverture. Pour Emmanuel Tibloux, directeur de l'École et directeur de la publication, la revue doit « susciter des relations de descendance plutôt que d'ascendance [...] en mettant en avant les opérations de resaisie – théorique ou artistique – d'une figure historique ». Peu de pro-

jets de revues de création et de recherche émergent dans les écoles d'art : nous ne citerons que l'exemple de la revue *Azimuts* fondée en 1991 par les étudiants en post-diplôme de l'École des Beaux-arts de Saint-Étienne et qui vient de faire paraître son 39e numéro (dossier sur l'animal). Le projet lyonnais est le fruit d'une rencontre au printemps 2011 entre les journalistes et critiques d'art Jean-Max Colard et Claire Moullène (*Les Inrockuptibles*) qui portaient le concept de la revue et Emmanuel Tibloux défendant un projet d'école associé à l'envie de fonder une revue. La première livraison éditée en décembre 2012 était consacrée à l'artiste Fluxus George Maciunas, « figure polyfacétiste et complexe, en laquelle se rencontrent les États-Unis et l'Europe, l'art et le graphisme, théorie esthétique, critique sociale et pensée politique » selon Emmanuel Tibloux. Le deuxième, sorti en juin 2013, est articulé, dans une architecture plus affirmée, autour de l'œuvre de John Baldessari. « un personnage aux antipodes du premier donc, et une nouvelle donne de taille pour cette revue qui tente de s'immerger dans les brèches de l'histoire de l'art et les percées de l'historiographie prospective » précise Claire Moullène, rédactrice en chef, dans son éditorial « Réinitialiser Baldessari ».

La revue fait se succéder des créations d'artistes proches de l'école de Lyon ou qui en sont sortis, des entretiens avec des témoins rarement entendus, des essais de critiques d'art, de commissaires d'exposition et de théoriciens attachés à l'ENSBA (professeurs) ou des personnalités proches des Presses du réel, par ailleurs diffuseur d'*Initiales*. Le montage qui caractérise chaque numéro se prolonge dans un supplément encarté : un DVD comprenant une archive sonore et un film dans le premier – entretien avec George Maciunas réalisé par Charles Dreyfus à New York en 1974 et un film réalisé à la suite du workshop conduit par Michel Giroud à l'ENSBA –, un poster inédit réalisé d'après un collage de Baldessari (*For Godard*, 2013).

Le premier volume se penche donc sur une figure polymorphe souvent citée et pourtant mal connue de la mou-

vance Fluxus. Né en 1931 en Lituanie et décédé à Boston en 1978, Maciunas est la personnalité qui a su « donner une identité collective à la nébuleuse Fluxus ». Marie de Brugerolle publie une passionnante conversation avec l'artiste new-yorkais Jeffrey Perkins, réalisateur de films Fluxus, qui a réalisé un documentaire sur Maciunas à partir d'entretiens avec leurs amis communs (des extraits sont d'ailleurs publiés). Au sujet de ses opinions politiques, Perkins déclare : « Il avait des sympathies pour les Russes apparemment, mais il n'était pas communiste, ni même socialiste. C'était intrigant pour Henry Flynt qui fut "activiste" pour un temps au cours des années 1960. J'ai demandé à Jonas Mekas si George était communiste, il s'est récrié : "Non ! Il était collectiviste !" Il se référait aux lofts de SoHo, qui ont été créés sur une initiative très altruiste ». Plus loin, Marie de Brugerolle l'interroge sur la manière dont Maciunas était perçu au sein de la constellation Fluxus. Perkins évoque des sentiments très contrastés, mais ses qualités d'imprésario de la mouvance ont souvent fait pencher la balance en sa faveur. François Piron se penche sur le pragmatisme de George Maciunas, tandis que Julia Robinson développe une réflexion très documentée sur la fabrication de son rôle dans Fluxus. Elle part du constat que Maciunas est souvent donné comme « imprésario » de Fluxus, ce qui permet d'englober toutes sortes d'actes, de décisions et de réalisations, sans toutefois les préciser. Robinson décrit le modèle complexe et hybride de « paternité » et tente de clarifier ses positions en dehors de toute classification établie. Jeanne Brun, conservatrice du Musée d'art moderne de Saint-Étienne, s'interroge sur la pertinence de l'exposition de Fluxus en s'appuyant sur son expérience récente (automne 2012). Elle questionne la valeur des productions Fluxus, leur résistance au principe de muséification, la sacralisation des objets et le phénomène d'historicisation de la mouvance. Par ailleurs, Lionel Bovier présente le groupe d'artiste et éditeur Ecart fondé à Genève par John Armleder en 1969. De magnifiques vues d'une rétrospective des livres

édités par Ecart (entre 1969 et 1980) mettent en évidence des préoccupations communes avec Fluxus : importance donnée à l'imprimé, le paradigme performatif (réalisation d'une partition) et l'intérêt pour les systèmes d'échange et de circulation de l'information. Notons encore l'article plus littéraire de Claire Moullène intitulé « Une histoire de l'art portatif » qui prend son point de départ dans le livre d'Enrique Vila-Matas (*Abrégé d'histoire de la littérature portative*, Bourgois, 1990), puis un travail de Denis Savary avec des grenouilles naturalisées au XIX^e siècle mises en regard d'une citation de Jean-Pierre Brisset. Enfin, cette première livraison de la revue *Initiales* est ponctuée d'œuvres reproduites sur un papier jaune : les notes préparatoires pour le musée du bug de Julien Prévieux qui font échos aux diagrammes de Maciunas ; un disque vinyle de Jean Dupuy ; ou le travail de Lucille Uhlrich sur une pile d'archives entaillées.

Sur le poster qui accompagne le deuxième numéro de la revue, John Baldessari écrit : « À Los Angeles, les artistes ne s'inquiètent pas si leur travail ne s'intègre pas dans l'histoire de l'art. Ils disent "qui s'en soucie" L'histoire de l'art peut être comme un film avec des sautes d'images ». Cette phrase elliptique, hommage ironique au cinéma de Godard, résume un des enjeux principaux de la livraison. « décrypter la recette de cette œuvre qui se construit par fragmentation, par collages et montages successifs exactement comme la bande passant du cinéma ». Jean-Max Colard poursuit une recherche sur le processus narratif à l'œuvre dans le champ de l'art contemporain et s'attache en particulier à la notion de défiguration. Jeanne Brun s'attache à définir les « tableaux labils » de John Baldessari, expression tirée de la correspondance d'Aby Warburg pour désigner un dispositif mouvant palliant au cadre du tableau fixe. Bastien Gallet propose une contribution relativement complexe jouant sur des mises en abyme successives à partir d'un propos, placé entre parenthèses, consacré à Baldessari dans un article de Joseph Kosuth de 1969. L'autre grand

chantier de ce deuxième opus est la réflexion sur « l'anti-pédagogie baldessarienne » mise en pratique à CalArts et sur la manière dont elle a fait école. Une étudiante en 5^e année à l'ENSBA de Lyon a interviewé un ancien élève de Baldessari à CalArts ayant acquis une grande notoriété : Matt Mullican, tandis que François Aubart revient sur l'origine et les débuts de cette école. Marie de Brugerolle envisage un étonnant parallèle entre les peintures spatialisées de Giotto à Padoue et l'œuvre de Baldessari dont la source est l'installation *Virtues and Vices* (for Giotto) (1981) constituée de quatorze photographies noir et blanc accompagnées de textes et réparties sur deux niveaux comme à la Chapelle des Scrovegni. Enfin, Claire Moullène interroge Thierry Raspail à propos d'une œuvre monumentale appartenant à la collection du Musée d'art contemporain de Lyon. *Composition for Violin and Voices (Male)* (1987). Cet entretien est l'occasion d'évoquer la politique d'acquisition du MAC, le principe est de collectionner des expositions, puis de détailler les conditions de son achat, les difficultés pour l'exposer et son intérêt au cœur de l'œuvre de Baldessari. Après sa production pour une exposition au Magasin de Grenoble, l'œuvre a été très peu présentée du fait de l'espace considérable qu'il convient de lui réserver (environ 500 m²) « orchestrer l'espace en transposant mots en musique en schéma visuel ». Le troisième numéro de la revue *Initiales* est annoncé pour décembre 2013 et devrait se pencher sur la figure de Marguerite Duras. Cette ouverture à la littérature sera sans doute saluatoire pour que la revue ne se complaise pas dans des tournures tautologiques propres à l'art contemporain...

§ Gwilherm Perthus

Initiales, « GM », n° 1, décembre 2012, 15 euros
Initiales, « JB », n° 2, juin 2013, 15 euros

Abonnement 1 an, 2 numéros : 20 euros
contact : marguerite.ecorcheville@ensba-lyon.fr

ENSBA 8 bis quai Saint-Vincent 69001 Lyon

Duras en revue par l'école des beaux-arts de Lyon



Après l'artiste George Maciunas et le Californien John Baldessari, c'est au tour de Marguerite Duras d'être mise à l'honneur par la revue *Initiales*. Un bel hommage pour cette figure contemporaine, à l'occasion du centenaire de sa naissance. Marguerite Duras fut tour à tour écrivaine, cinéaste, dramaturge ou encore journaliste, de quoi inspirer les nombreux artistes réunis dans ce nouveau numéro.

Paraissant deux fois par an, *Initiales* est produite et éditée par l'école nationale supérieure des beaux-arts de Lyon. À l'occasion de cette 3e édition, l'équipe de la revue organise mercredi 22 janvier une session de lectures et d'échanges à la librairie Le Bal des Ardents.

Lyon Capitale le 22/01/2014 par Marie-Caroline Cabut

MARGUERITE SORCIÈRE

VALÉRIE DA COSTA

Quoi de mieux après George Maciunas et John Baldessari que de consacrer un numéro à la grande Marguerite Duras. C'est l'objet du numéro 3 de la revue *Initiales*, éditée par l'École nationale supérieure des beaux-arts de Lyon.

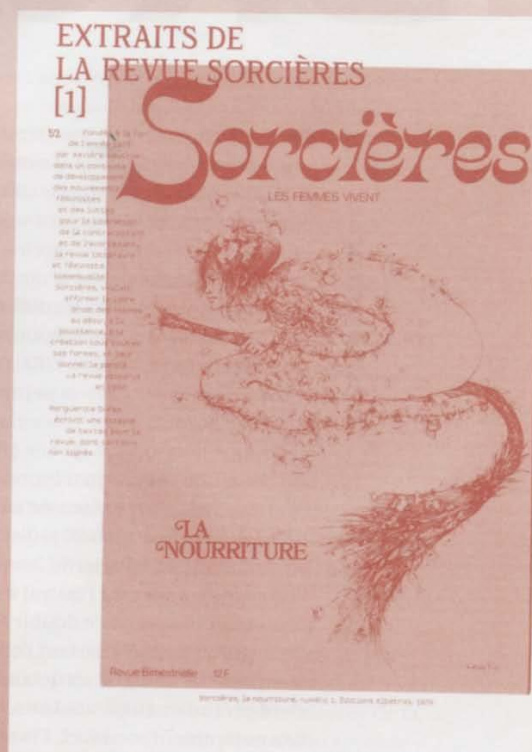
D'Enrique Vila-Matas à la revue *Sorcières*, la présence sensible de Marguerite Duras traverse tout le numéro sous une forme directe et indirecte.

On y entend sa voix et on la voit dans ce projet d'adaptation en film de son livre *L'amant* (DVD archives IMEC associé à la revue).

On la lit dans un très bel entretien inédit avec Susan D. Cohen qui résonne du tout féminin : « *Je ne suis pas "féministe". Je ne crois pas au féminisme. Je crois que le seul féminisme valable, il n'est pas militant. C'est de laisser les femmes à elles-mêmes (...) exactement comme elles sont.* »

On la découvre dans quelques pages reproduites de la magnifique revue *Sorcières*, tout entièrement tournée vers la défense des libertés féminines ; un engagement pour lequel MD livra de très beaux textes.

Initiales n°3 - Initiales M. D., éditions de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Lyon, 128 pages, 15€.



EXPOSITIONS



Poursuivre, dit-elle

— PUBLICATION — POUR SON 3^e OPUS, LA REVUE *INITIALES* REPLONGE DANS L'UNIVERS CINÉMATOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE DE MARGUERITE DURAS. ET INVITE DANS SES PAGES NOMBRE D'ARTISTES ET D'ÉCRIVAINS QUI S'EN INSPIRENT.

JEAN-EMMANUEL DENAVE

«Il y a une bêtise de Duras qui traverse son génie propre» écrit Thomas Clerc à propos de l'homophobie de Marguerite Duras. On ne retracera pas ici le trajet connu de cette écrivain et cinéaste qui en a toujours un peu trop fait, jusqu'à en exaspérer certains ou à interviewer Michel Platini en sachant à peine ce qu'était un ballon de foot. Car ce qui importe, au fond, c'est que l'auteur du "je", de l'oralité, du corps et des pulsions, du désir féminin, a créé des failles géniales, dont les répliques sismiques se ressentent encore aujourd'hui.

Il suffit pour s'en convaincre de rouvrir *Le Ravissement de Lol V. Stein*. Ou bien d'effectuer la petite expérience suivante : si vous êtes, comme nous, accablés par l'apathie des dernières productions de vos cinéastes favoris, visionnez le DVD de *Détruire, dit-elle* (1969) de Marguerite Duras. Ça tranche, ça intrigue, ça interroge pour le moins. Sur l'écran comme sur le papier, Duras fait bouger les lignes.

UN PAS DE CÔTÉ

Elle provoque et inspire jusqu'aux artistes contemporains. L'étrange installation de Lili Reynaud-Dewar (avec un lit d'où jaillit une fontaine d'encre), présentée lors de la Biennale d'art contemporain, est ainsi née des lectures croisées de Guillaume Dustan et de Marguerite Duras. On s'étonnera moins, dès lors, que le troisième et passionnant numéro d'*Initiales* lui soit consacré. Éditée par l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Lyon, cette revue semestrielle et monographique avait dédié ses deux premiers numéros à Georges Maciunas (figure clef du mouvement Fluxus) et à John Baldessari (artiste américain de la Côte Ouest). Avec Duras, *Initiales* effectue, comme l'écrit Emmanuel Tibloux (directeur de la revue et de l'ENSBA), «un pas de côté» qui permet notamment de «rendre plus visible le principe même de la revue qui consiste à procéder par échos, explications, reprises et appropriations d'une figure historique par des auteurs et des artistes d'aujourd'hui». Avec une interview et des textes inédits, des portfolios d'artistes, des points de vue et témoignages d'écrivains contemporains et un DVD sur le projet de film de *L'Amant*, *Initiales* n'a pas pour ambition de faire le tour analytique d'un auteur, mais d'ouvrir des pistes poursuivant l'esprit d'une œuvre singulière.

→ Lancement du n° 3 de la revue *Initiales* Au Bal des ardents, mercredi 22 janvier *Initiales* n° 3 - Marguerite Duras, édité par l'ENSBA de Lyon, 15€

Critique d'art

Actualité internationale de la littérature critique sur l'art contemporain

Toutes les notes de lecture en ligne

2013

Initiales

CLARA PACQUET

Initiales

Ecole nationale supérieure des beaux-arts de Lyon

8bis quai Saint-Vincent

69001 Lyon

www.ensba-lyon.fr

Semestriel

20€ l'abonnement annuel

Dir. de publ. Emmanuel Tibloux

Texte intégral

Ce numéro sera publié en ligne en texte intégral et en libre accès en juin 2014.

- ¹ Fruit d'une rencontre entre Emmanuel Tibloux, directeur de l'Ecole des beaux-arts de Lyon, et les critiques d'art Claire Moulène et Jean-Max Colard, la revue *Initiales* sort son premier numéro. Le principe de la revue consiste à consacrer chaque livraison à une personnalité sous la forme d'un portrait éclaté. Cette fois-ci : « GM » comme George Maciunas. Outre l'actualité des célébrations autour de Fluxus à l'occasion des cinquante ans du mouvement, la rédaction ne pouvait faire de meilleur choix pour son lancement que de s'intéresser à l'« impresario » de Fluxus qui est une figure éclatée par définition, difficile à classer et dont la fonction même est d'exacerber le paradoxe d'une pluralité de l'individu, insaisissable et équivoque, venant déjouer les catégories de l'individualisme ravageur mises en place par l'idéologie capitaliste et dans laquelle presque rien ne résiste face à la force unificatrice de la marchandise et son pseudo-mystère.
- ² George Maciunas a occupé les rôles tout aussi différents de graphiste, architecte, designer, agent immobilier, artiste, galeriste, éditeur, ou encore

historien de l'art. Tenter son portrait ne peut se faire sur un autre mode que sur celui proposé par *Initiales*, c'est-à-dire un ensemble de circonvolutions se mouvant autour d'un centre lui-même en mouvement permanent. Il est intéressant en ce sens de remarquer que le choix porté sur George Maciunas participe activement de la conception de la revue, comme si l'artiste lui-même - plus précisément son « esprit », comme nous l'invite à penser un entretien réalisé en 2002 par le commissaire et écrivain Raimundas Malasauskas en présence d'un médium new-yorkais (« Life after Life and after », p. 37-41) - s'était invité dans le projet d'une manière encore plus active que ne l'avaient imaginé les initiateurs de cet hommage.

- 3 George Maciunas vient bienveillamment hanter *Initiales* et la façon dont s'articulent les contributions adhère à la croyance d'une circulation des esprits et des formes, par-delà les différences très marquées de chacun. Ce principe de l'éclatement et de l'infini des facettes se montre garant d'une joyeuse hétérogénéité créatrice d'une connaissance fragmentée : artistes, historiens de l'art, commissaires, écrivains, enseignants, étudiants - certaines de ces fonctions étant souvent rassemblées en la même personne, ou inversement, circulant d'une personne à l'autre - ont fabriqué à cette occasion toute une gamme de produits ambigus allant de l'essai à l'entretien, réelle ou imaginaire, passant par le témoignage, la conversation ou le point de vue, mais aussi le compte-rendu, en textes, en images ou en sons (la revue est accompagnée d'un supplément DVD comprenant un film et un entretien audio de George Maciunas). Les manières de faire, de traiter, de lire ou de comprendre l'artiste et son héritage sont parfois fidèles, parfois non, et réjouissent par l'énergie qu'elles insufflent à l'ensemble.
- 4 Reste à attendre le deuxième numéro - consacré à John Baldessari - afin de voir si l'énergie circonvolutive de ce beau début saura rejouer la partie avec la même justesse.

Pour citer cet article

Référence électronique

Clara Pacquet, « *Initiales* », *Critique d'art* [En ligne], Toutes les notes de lecture en ligne, mis en ligne le 01 juin 2014, consulté le 16 décembre 2013. URL : <http://critiquedart.revues.org/8206>

Auteur

Clara Pacquet

Articles du même auteur

Wolfgang Ullrich, Alles nur Konsum: Kritik des warenästhetischen Erziehung

[Texte intégral disponible en juin 2014]

Paru dans *Critique d'art*, Toutes les notes de lecture en ligne

Danièle Cohn [Texte intégral disponible en juin 2014]

Paru dans *Critique d'art*, 41 | Printemps/Été 2013

Fluxus! "Anti-Kunst" ist auch Kunst. 50 Jahre Fluxus. Das Archiv Sohm gratuliert

[Texte intégral disponible en juin 2014]

Paru dans *Critique d'art*, Toutes les notes de lecture en ligne

Klaus Scherübel : Vol. 13

Paru dans *Critique d'art*, Toutes les notes de lecture en ligne

Jean-Paul Fourmentraux/L'Œuvre commune : affaire d'art et de citoyen

Paru dans *Critique d'art*, Toutes les notes de lecture en ligne

Siegfried Kracauer/Siegfried Kracauer's American Writings: Essays on Film and Popular Culture

Paru dans *Critique d'art*, Toutes les notes de lecture en ligne

Tous les textes...

Droits d'auteur

Archives de la critique d'art

France Culture

Chronique Thomas Clerc –
9/05/14

« Ce n'est pas seulement un
bel objet [...], mais c'est
aussi une somme de 120
pages qui contient beaucoup
de choses passionnantes »,

« Un futur collector ».

Marguerite Duras «complètement lagunaire»

Un album, une revue, deux Pléiade et «le Livre dit», entretiens inédits, pour célébrer celle qui aurait eu 100 ans cette année

MARGUERITE DURAS *Le Livre dit. Entretiens de «Duras films»*

Edition de Joëlle Pagès-Pindon.

Gallimard, 230 pp., 18,50 €.

Œuvres complètes III et IV sous la direction de Gilles Philippe. La Pléiade, 1896 pp., 62 € (jusqu'au 31 août, 68 € ensuite), et 1576 pp., 58 € (65 € ensuite).

Album Marguerite Duras par Christiane Blot-Labarrère, 254 pp., offert pour l'achat de trois volumes de la Pléiade.

INITIALES MD N° 3, Revue de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Lyon, 120 pp., 15 € (avec un DVD).

Arrêtons-nous un instant sur la dédicace, au seuil de l'ouvrage inédit signé Marguerite Duras (1914-1996) qui paraît à l'occasion du centenaire de sa naissance. Composé d'une transcription des entretiens de *Duras films* et de quelques pages réécrites par l'intéressée, *Le Livre dit* est dédié «A Jean Mascolo, en témoignage de mon amitié reconnaissante». Pourquoi Duras s'adresserait-elle à son fils en ces termes ? Serait-ce une manière de le considérer comme un ami cher, de la même manière que Jean Mascolo dit, au cours de ces entretiens, que son père, Dionys Mascolo, est son «meilleur ami»? N'est-ce pas plutôt l'auteur de l'édition, Joëlle Pagès-Pindon, qui remercie Jean Mascolo de la diligence avec laquelle il gère le patrimoine maternel et vient en aide aux chercheurs ? Une fois passé ce bref moment de perplexité, il n'y a plus qu'à se laisser porter: Il s'agit d'un vrai livre, véritablement délicieux à certains moments.

«Caméra». C'est délicieux parce qu'on voit Duras au travail. *Duras films* est en effet le documentaire réalisé par Jean Mascolo et Jérôme Beaujour sur le tournage d'*Agatha* et les lectures illimitées, en mars 1981, à Trouville, qui est «complètement lagunaire». L'écrivain cinéaste crée, et elle parle, de la liberté des femmes, des deux robes qu'elle a eues dans sa vie, du danger de «la libération des mœurs», de Gdansk. «Vous savez, moi, vous me mettez devant une caméra, je peux parler pendant huit heures!» Elle marche sur la plage, donne des indications à Dominique Le Rigoleur, directrice de la photographie, lui demande de «dépasser les pieux», les grands pieux noirs qu'elle appelle «les ducs d'Albe», d'aller vers «les fumées du Havre». On dirait «le lit d'un fleuve», ou bien «Ça pourrait être des rizières à la saison sèche, aussi. Tout ça, c'est pareil; c'est du ciel et puis de l'eau et une certaine lumière». C'est



Marguerite Duras dans le hall des Roches Noires, à Trouville, en 1984. PHOTO HÉLÈNE BAMBERGER, COSMOS

ce que Claire Moulène, dans le numéro de la revue *Initiales* consacré à «MD», appelle «exotisme de proximité». Dans ce numéro, intelligent et riche, qui montre «à quel point Marguerite Duras fait figure de référence ou d'incitation pour les artistes contemporains» (éditorial d'Emmanuel Tibloux), Benoît Jacquot se souvient de l'époque où il était assistant réalisateur sur les films de Duras, par exemple *la Femme du Gange* en 1974, à Trouville, déjà: «elle ne savait ni ce qu'elle voulait ni ce qu'elle faisait. Pourtant elle était d'une extrême précision quant à la composition du film». Sept ans plus tard, Duras sait ce qu'elle veut. Ici, le tas de bois ne la gêne pas («Il n'a pas l'air d'avoir été mis là par... René Clément ou Delannoy, tu vois?»), là elle fait enlever un pot de fleurs. Elle s'explique sur «le préjugé de la représentation» et sur «la façon d'aborder le réel» qui peut correspondre au texte. Ce n'est pas une superproduction. Dominique Le Rigoleur fait part d'un souci concernant les projecteurs, pour les scènes tournées dans le hall des

Roches Noires (où Duras a son appartement): «Quand j'allume mon four, tout saute», a dit le concierge. Quoi qu'il en soit, Marguerite Duras est rayonnante: «Nous allons tourner demain et nous allons tourner très très peu; nous allons tourner vingt plans, vingt-cinq plans; et puis nous savons déjà que le film va faire le tour du monde!» Agatha ou l'art

«Ça pourrait être des rizières à la saison sèche, aussi. Tout ça, c'est pareil; c'est du ciel et puis de l'eau et une certaine lumière.»

de tourner un long métrage en quatre jours.


Les acteurs de ce film sur l'inceste frère-sœur sont Bulle Ogier et Yann Andréa. Celui-ci est arrivé dans la vie de l'écrivain, et dans son œuvre, en plein Été 80, les chroniques parues dans *Libération*. *L'Homme atlantique*, *la Maladie de la mort* (1982), *les Yeux bleus cheveux noirs* et *la Pute de la côte normande* (1986), *Emily L.* (1987), tous ces titres chez Minuit, et enfin *Yann Andréa Steiner* (P.O.L., 1992) sont inspirés par leur histoire, dictés par la difficulté d'écrire sur elle et de s'en affranchir. De façon

plus ou moins véhémente et directe, Duras exprime sa condamnation de l'homosexualité masculine. Christiane Blot-Labarrère, dans *l'Album Duras*, et Julien Piat, dans la notice de la Pléiade, montrent comment la plupart des critiques sont passés à côté du sujet de *la Maladie de la mort*. Sur «l'homophobie passionnée, passionnelle et passionnante» de Marguerite Duras, on lira l'article de Thomas Clerc dans la revue *Initiales*. «L'homophobie de Duras neutralisée par ses admirateurs, même».

«Aridité». Dans *les Parleuses*, en 1974, Duras exposait son point de vue à Xavière Gauthier: «je crois que l'homosexualité, en tant que donnée naturelle, n'existe pas, bien sûr». En 1981, sur le tournage d'*Agatha*, elle est plus catégorique: «L'homosexualité n'existe pas, c'est une façon de remplacement de l'amour.» La puissance du désir et celle de l'imaginaire ne peuvent se situer que du côté de «la différence sexuelle». Dans *C'était Marguerite Duras*, la grande biographie qui paraît en un seul volume au Livre de poche, Jean Vallier reproduit une lettre datée de décembre 1980: «Yann, C'est donc fini. Je t'aime encore. [...] Je t'aiderai. Mais je veux me

tenir à l'abri de cette aridité qui sort de toi et qui est carcérale, intolérable, épouvantable.» La «maladie» homosexuelle selon Duras serait caractérisée par cette «aridité», par une incapacité à aimer. Dans *le Livre dit*, on peut lire que Yann Lemée, «nommé Yann Andréa», est revenu quelques semaines plus tard. Il ne repartira plus: «Je n'avais jamais vu ça de ma vie, s'imposer à quelqu'un de cette façon.» C'est à partir de son amour pour ce jeune homme homosexuel que se développe l'homophobie de plus en plus folle, jalouse et embarrassante de Marguerite Duras. Mais elle n'en est pas encore tout à fait là, en mars 1981, lors du tournage, quand elle s'évertue à exiger de Yann Andréa la meilleure façon de marcher de manière naturelle dans le hall des Roches Noires.

CLAIRE DEVARRIEUX

 SUR LIBÉRATION.FR

Chat avec Gilles Philippe responsable de l'édition des Œuvres complètes de Marguerite Duras dans la Pléiade ce jeudi à 15 heures.